



Journal des anthropologues
Association française des anthropologues

Hors-série | 2011
Postures assignées, postures revendiquées

Postures assignées, usages revendiqués de la *talvera*

Assigned Positions, Claimed Uses of the Talvera

Bernard Eme



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/5725>

DOI : 10.4000/jda.5725

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2011

Pagination : 21-48

ISBN : 978-2-953-95998-7

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Bernard Eme, « Postures assignées, usages revendiqués de la *talvera* », *Journal des anthropologues* [En ligne], Hors-série | 2011, mis en ligne le 09 mars 2015, consulté le 24 avril 2018. URL : <http://journals.openedition.org/jda/5725> ; DOI : 10.4000/jda.5725

POSTURES ASSIGNÉES, USAGES REVENDIQUÉS DE LA *TALVERA*

Bernard EME*

En mémoire d'Yvan Bourdet

Bernard Eme est professeur de sociologie à l'université Lille 1. Ses recherches portent principalement sur les transformations qui affectent l'intégration et les identités des individus. Il y interroge les recompositions des régulations entre puissance publique et société civile, logiques locales et centrales, société et économie, mobilisations et institutions politiques. Dans ce cadre, il a travaillé sur les usages des pratiques et politiques de l'insertion et a dernièrement dirigé un dispositif de recherche avec des acteurs du carrefour national de l'action éducative en milieu ouvert (CNAEMO) sur la protection de l'enfance¹.

Les artistes et les écrivains examinent les bords. Ils sont contrebandiers, passeurs, nautoniers. Ce sont eux (par exemple, Pierre Alechinsky) qui mettent en évidence les lisières, les franges, les margelles d'un puits, les rivages, les berges, les plages, les banlieues, les périphéries, les démarcations. Les frontières sont des zones de traversée, de joie et de crainte, de risque et de vertige. Il faut cheminer en évitant les douaniers, la police des occupants, les chiens.

Gilbert Lascault (*Entretien*)

* Université Lille 1, CLERSÉ/LISE
59655 Villeneuve d'Ascq cedex
Courriel : Bernard.eme@univ-lille1.fr

¹ Cf. Eme (2009).

Chaque culture prolifère sur ses marges. Des irrptions se produisent, qu'on désigne comme des « créations » relatives à des stagnances. Bulles sortant du marais, mille soleils s'allument et s'éteignent à la surface de la société. Dans l'imaginaire officiel, ils figurent à titre d'exceptions ou de marginalismes. Une idéologie de propriétaires isole « l'auteur », le « créateur » ou « l'œuvre ».

Michel de Certeau (*La culture au pluriel*)

Cette contribution au titre peut-être énigmatique s'inscrivait dans un colloque qui, à l'automne 2009, n'advenait pas selon un hasard de calendrier. L'intitulé de ce colloque n'était pas non plus une fioriture rhétorique bien qu'il puisse conduire à des malentendus ; il ne tombait pas telle une météorite-idée tombée du ciel des idées. Depuis une vérité politico-administrative émanant de l'Esprit absolu gouvernemental qui, de manière stupéfiante, énonçait une loi relative aux libertés et responsabilités des universités – pour les jeunes hégéliens de droite dont il faut méditer l'interprétation, cet Esprit s'incarnait dans l'assomption définitive de l'État prussien – il se situait dans un après-coup qui n'était nullement une manière de tourner la page. Cet après-coup était celui des mobilisations universitaires du second semestre 2009 ; des acteurs, en nombre non négligeable, opposaient un refus à l'assignation mutilante à être, corps et pensées, ce qu'ils devaient être, des fonctions hétéronomes dans l'université, simple organisation gestionnaire qui se substituait à ce qui tentait, vaille que vaille – et non sans de multiples difficultés – de demeurer de l'institution critique universitaire. Critique d'elle-même et de la société puisque tel est son horizon qu'elle devrait défendre dans la cité politique au regard d'une visée d'émancipation des êtres sociaux et, en premier lieu, du personnel universitaire.

Aux postures assignées par une injonction autoritaire répondirent non seulement la grève, les manifestations, les cours hors les murs, les rondes d'enseignants-chercheurs, les textes circulant sur la toile, mais aussi des postures revendiquées faisant écart dans des ateliers de grève active, des rencontres avec d'autres acteurs, tels les travailleurs sociaux entrant dans l'enceinte universitaire, des

pensées et des écrits sur le statut de l'université, les mises en forme pédagogique, les rapports d'« enseignement », les mondes vécus et les horizons d'attentes d'une autre université, « aussi désirable que possible » comme le formulèrent certains acteurs. Prises de position, ces écarts n'étaient pas que refus, mais invention dissensuelle d'une expérience collective avec des étudiants et bien d'autres acteurs extérieurs à l'université. Ce hors les murs, cette entrée dans les murs, cet écart dissensuel, il faut les prendre comme un fait social qui ne fut pas anodin même si l'échec-impasse en fut l'accomplissement provisoire. On ne sait rien du retour du différé qui prendra le temps qu'il lui faudra. Se sortir de l'impasse demandera de penser le mouvement social dans son échec politique global, mais aussi ses résistances collectives ou individuelles, ses traversées subjectives. On n'en est guère là : ceux qui ont à penser se sentent obligés de ne penser que ce qui n'est pas enclos dans leurs murs et dans l'enceinte universitaire.

Ce hors les murs, cette entrée dans les murs ou cet écart peuvent être dits « altération d'espace » (Certeau de, 1980 : 174) ; on lui donnera dans ce texte le nom hypothétique de *talvera*, vieux mot de la culture occitane, remis au goût du jour des disciplines sociales et humaines par Yvan Bourdet, occitan, sociologue de l'autogestion et de l'austromarxisme (Bourdet, 1978). Dans cette perspective qui met en jeu l'université comme une institution et non une organisation, la *talvera* est un différé en échec-impasse provisoire. Néanmoins, enfouie dans l'oubli des savoirs et parlers populaires – oubli qui, paradoxalement, ferait le bonheur des savoirs modernes –, la *talvera* pourrait bien être une vieille figure qui permette de penser le rapport des gens – paysans, enseignants-chercheurs et praticiens – à leurs champs ; si l'on file la métaphore et selon les contingences météorologiques, ces champs résistent au labeur, gorgés d'eau² ou au contraire « bien durs »³. En

² « Les prés sont tous marés à cause des crues qui y sont allées », Journal de Pierre Bordier in Vassort, 1999 : 104.

premier lieu et avant tout, ce mot désigne, aux deux bouts d'un champ, « une bordure non labourée de plusieurs mètres de large »⁴ qui donne une marge de manœuvre et permet aux bœufs, chevaux ou tracteurs tirant des machines de tourner afin de retourner dans le champ pour continuer à exécuter leur travail – labourage, fauchage, moissonnage ou autres tâches agricoles. C'est que l'attelage du paysan, mais aussi du chercheur ou du praticien, arrive « à la limite du champ avant la charrue » (Bourdet, *op. cit.* : 28). Enseignants-chercheurs et praticiens créent des attelages pour leurs machines à penser ou produire et il ne faut pas oublier que ceux-ci les devancent parfois en obligeant la production d'une différence interne au champ, celle de la *talvera*. Contrainte technique et spatiale qui impose une posture à l'agriculteur, la lisière de la *talvera* permet ainsi ce « tour des engins ou des machines » où le paysan – mais aussi le chercheur ou le praticien – se dégage, dans un temps intermédiaire en suspension, de l'emprise du champ, du travail qui doit être fait et auquel on accorde toute sa vigilance et le souci du travail bien fait. En deçà de la limite extérieure du champ, cet espace et ce temps de la *talvera* opèrent une différenciation interne au sein du travail ; ils en sont ses conditions de possibilité. Il n'est de posture de travail sans cette tension interne. Les gens de l'université, épuisés dans leur effort gestionnaire, ont-ils encore les possibilités de produire la différence créatrice d'elle-même qui rompt le cercle infernal de l'homogène quantitatif ?

En second lieu, et plus profondément, cet espace et ce temps de la *talvera* sont producteurs de pratiques inventives qui, illisibles au centre cultivé du champ, deviennent compréhensibles dans ses marges. Les usages créateurs de la *talvera* sont multiplicité sans cesse recréée. Lisière non labourée, la *talvera* peut être travaillée d'une toute autre manière. Aux sillons dans la longueur du champ

³ « Les terres sont si sèches qu'on ne peut lever les guérets, et on fait des mottes beaucoup », Journal de Pierre Bordier *in* Vassort, *op.cit.* : 103.

⁴ « Une zone de transit pour les machines agricoles » (http://www.rhone-alpes.chambagri.fr/phytov3/pages/bord_champ.htm, visité le 18 janvier 2011).

s'en substituent d'autres, tracés dans la largeur, mais aussi du bêchage, du sarclage et du piochage de la terre ; on y produit des cultures mineures (choux, betteraves, pommes de terre...) qui contrastent avec la culture du plein champ. On peut la laisser enherbée pour constituer une « zone tampon » de biodiversité ou, encore, la garder en friche pour servir de chemin de terre provisoire le long des parcelles cultivées (Bourdet, *op. cit.* : 28-29). Entre certains moments du labeur – interstices dans le travail proprement dit –, elle est lieu de rassemblement des paysans et espace collectif de paroles, mais aussi aire du repos et du repas, des amours sous les haies. Cette énumération en fait foi, la contrainte est retournée en une pluralité d'usages libres où les paysans universitaires pouvaient produire une différence créatrice (Deleuze & Guattari, 1971 ; Le Blanc, 2009 : 102). L'institution université a-t-elle encore l'énergie de ses virtualités différentielles ? Il n'est même plus très certain que l'université comprenne ce qu'une telle question signifie et qu'elle garde une mémoire de ses résistances en tant qu'institution du savoir critique. Organisation gestionnaire comptable qui vise la professionnalisation d'exécutants dans l'économie de marché, elle a oublié ce qui lui tenait lieu de mémoire. Elle est oubli.

Pourtant, l'usage de la *talvera* s'ouvre ainsi à des possibles institutionnels, autant de manières d'envisager ces parcelles construites par les paysans et leur succession de générations où l'héritage n'était pas mince affaire – temps intergénérationnel qui délimitait l'œuvre des champs et de leurs lisières. Production millénaire sans cesse remaniée, la *talvera* est sans doute espace d'une liberté comme le disait le poète occitan Joan Bodon, cité par Yvan Bourdet : « C'est sur la Tournière [*talvera*] qu'est la liberté, d'une lisière à l'autre, elle porte la vérité. » Au regard de l'attention fonctionnelle productive accordée aux champs – l'organisation et ses règles –, on méconnaît la créativité du détour par les marges qui décentre le regard. Cette liberté d'usages donne une vérité du champ et de son travail du point de vue de la *talvera* – sans *talvera* produite par les hommes, il n'est pas de champ qui vaille, de travail qui ne soit créateur. Cette liberté du passage à la limite – aux bouts

du champ – fait trembler la pensée lorsque celle-ci reste confinée entre des lignes cadastrales dressées par les arpenteurs de la mise en coupe réglée – culture du résultat dont l'évaluation comptable et étriquée, telle celle désormais de l'université, oublie les effets délétères.

Bien que ce monde paysan de la *talvera* n'existe plus après des millénaires de paysannerie – ce n'est pas rien comme rupture –, l'hypothèse ici développée est que la *talvera*, espace-lisière aux deux bouts du champ, permet de penser un écart – une différence interne spatiale, mais aussi temporelle – dont les usages renvoient à une multiplicité de postures revendiquées qui, par temps de calme ou d'orage, forment autant de variations différentielles avec les postures assignées du travail des champs. Dans ces variations de la disposition du corps et de l'intellect, de la puissance de pensée et d'agir, le temps lui-même ainsi que son expérience subjective se pluralisent en brisant les temps sociaux de plus en plus contraints et condensés par l'accélération de leur rythme gestionnaire et par la quantité de choses produites (Rosa, 2010). Ne faut-il pas faire plus vite les choses, selon un rythme de plus en plus rapide, et cela afin d'en produire de plus en plus et non pas pour libérer du temps, celui de la pensée insoumise, de la pensée *talvera* qui, sur les bords, déborde l'assignation ? Si les modalités de l'assignation sont plus ou moins bien connues par chacun lorsqu'il les ressent comme mutilation psychique et politique, qu'en est-il de ce qu'il revendique ? Au regard de l'assignation à une situation qui est consentement volontaire à un ordre du monde hétéronome, les postures revendiquées se veulent affirmation des corps et des pensées dont la tâche toujours à recommencer est quête incessante de la loi que les gens se donnent à eux-mêmes. Plus fondamentalement, pourquoi cet écart, cette différence créatrice de la *talvera* ? Qu'indique-t-elle comme supplément de pensée ?

Postures revendiquées et « agir créatif »

Sans doute, faut-il s'engager sur un premier chemin de traverse ; il nous fait emprunter cette notion de posture qui n'est pas

univoque. Elle mériterait d'amples développements pour lui donner une assise un peu ferme. Organisation et posture, institution et posture, politique et posture ; ce n'est pas tout à fait la même chose. On se contentera d'en esquisser les contours. Dans son emprunt à l'italien *postura*, « attitude, position » (XVI^e siècle), elle renvoie d'abord aux figures du corps et de ses parties dans l'espace sensible comme le signale le Littré : « Manière dont on pose, tient le corps, la tête, les membres. » Parfois en en soulignant le caractère artificiel ou insistant⁵. La corporéité est apprentissage de savoir-vivre, incorporation d'habitus, soumission aux technologies disciplinaires ou de contrôle (organisation), mais aussi postures qui se rebellent, inventent des tactiques, plus ou moins cachées, de résistance (Scott, 2008). Sous les postures assignées de déférence ou de soumission, de consentement ou d'acceptation se masquent en silence ou s'exhibent souvent de manière ironique d'autres postures qui sont revendications d'une affirmation de soi d'un sujet collectif. Hypothèse politique, se jouent les tensions créatives entre assignation et revendication.

Ignorant, pour faire court, plusieurs significations du mot posture, on en vient à celle qui concerne au premier chef notre propos, soit une « attitude d'esprit ». Première trace apparente, « L'Avis au lecteur » de Montaigne dans ses *Essais* n'est-il pas une posture inaugurale de la modernité ? Sans doute, et de manière initiale, Montaigne pose l'auteur de son texte selon une posture inédite – « Ainsi, lecteur, je suis moy-mesmes la matière de mon livre » – et dans une « mise à l'essai du jugement » à partir des textes de l'Antiquité qui sont désacralisés et ne font plus autorité incontestable (Escola⁶). Posture du moi dans une désacralisation de ses attaches intellectuelles. De même, Montaigne use du mot

⁵ « On dit, *Faire des postures de bateleur, de baladin*, pour dire, Imiter leurs postures » (Dictionnaire de L'Académie française, 5^e édition (1798). <http://portail.atilf.fr/cgi-bin/dico1look.pl?strippedhw=Posture>

⁶ http://www.fabula.org/atelier.php?L%27auteur_comme_%26%23156%3Buvre_%3A_Montaigne

posture dans un sens nouveau, celui d'une attitude d'esprit réflexive de mise à l'épreuve critique de soi qui, au nom du doute, affronte son inconstance et sa propre diversité comme celles du monde où les circonstances ne cessent de varier. Manière d'être au monde qui ne postule aucune unité intérieure ou extérieure, ni cohérence d'auteur.

« Non seulement le vent des accidens me remue selon son inclination, mais en outre je me remue et trouble moy-mesme par l'instabilité de ma *posture* ; et qui y regarde primement, ne se trouve guere deux fois en mesme estat. Je donne à mon ame tantost un visage, tantost un autre, selon le costé où je la couche. Si je parle diversement de moy, c'est que je me regarde diversement. Toutes les contrarietez s'y trouvent selon quelque tour et en quelque façon. »⁷

Revendication donc d'une posture de subjectivation, indissociablement liée à un récit de soi dans le refus de toute assignation traditionnelle de soi : « Nostre grand et glorieux chef-d'œuvre c'est vivre à propos. »⁸ Sans aucun doute, et dans cette perspective, la notion de posture peut-elle se comprendre par un second détour, celui des lectures de la philosophie antique faites par Pierre Hadot. Distinguant le discours philosophique et la philosophie, cette dernière vise à mettre ceux à qui elle est destinée « dans une certaine disposition » (Hadot, 2001 : 101), une ascèse de soi ou un « souci de soi » comme le dira Michel Foucault poursuivant le sillon de Pierre Hadot. L'institution de soi n'est pas la gestion de soi. La philosophie tient dans ces « exercices spirituels » qui « sont l'œuvre non seulement de la pensée, mais de tout le psychisme de l'individu » (Hadot, 2002 : 21). Ne visant pas seulement un exercice théorique, n'étant pas fondamentalement la construction d'un système de propositions, elle « se présente donc comme un mode de

⁷ <http://artfl.uchicago.edu/cgi-bin/philologic/contextualize.pl?p.0.montaigne>.

⁸ <http://artfl.uchicago.edu/cgi-bin/philologic/getobject.pl?c.0:4:12:0:23.montaigne>.

vie, comme un art de vivre, comme une manière d'être » (*ibid.* : 300). Apprentissage, cheminement, exercices, la posture tend vers un « état de vie authentique dans lequel l'homme atteint la conscience de soi, la vision exacte du monde, la paix et la liberté intérieures » (*ibid.* : 23). On tient à cette institution de soi. Par un déplacement de perspective, plutôt que de mode de vie, on parlera de « position » ou de « disposition » subjective à rompre avec l'évidence d'un monde sensible partagé et commun. Sous cet angle, la notion de posture engage les gens comme corps et esprit inscrits dans un espace sensible qui fait dissensus avec l'espace sensible imposé par la domination (Rancière, 1995) : soit la « manifestation d'un écart du sensible à lui-même. La manifestation politique fait voir ce qui n'avait pas de raisons d'être vu, elle loge un monde dans un autre, par exemple le monde où l'usine est un lieu public dans celui où elle est un lieu privé [...] » (Rancière, 2004 : 244). Le bout du champ est une effraction sensible dans une parcelle agricole.

La *talvera* pourrait représenter cet écart du sensible, toujours précaire, où se joue une autre disposition des corps et des esprits dans l'espace de la cité ou de l'université tel que le modèlent les structures sociales et politiques qui visent l'assujettissement à un commun. Un commun qui s'imposerait à tous. Cette autre disposition renvoie à des postures de subjectivation, tant individuelles que collectives, par lesquelles les gens en tant que sujets ne s'autorisent et ne se revendiquent que d'eux-mêmes, de leurs paroles et de leurs pratiques, pour s'affirmer comme auteurs contre leur assignation à des rôles et des places sociales et les discours qui énonceraient la vérité de leurs identités – l'assignation identitaire qui dirait ce qu'ils sont et ce qu'ils devraient être. Il ne faudrait pas oublier que l'un des usages du mot « revendiquer » qui apparaît au XVII^e siècle est celui d'une demande de reconnaissance, celle de statut d'auteur d'une action, d'une parole, d'un écrit, d'une œuvre, avant de signifier dans les langages socialistes au XIX^e siècle la réclamation de ce qui est considéré comme un droit au regard d'un jugement propre et dissensuel sur le monde et ses règles de justice. Cette visée d'émancipation comme auteur dans laquelle font sens les postures

revendiquées ouvre les possibles d'une « créativité de l'agir » qui, chez Hans Joas, fait contreponds théorique à l'action rationnelle et à l'action normative en posant « la question de ce que serait un ordre social que nous devrions et que nous voudrions nous donner à nous-mêmes » (Joas, 1999). Question principielle qui, dans le monde pratique ou théorique, fait vivre un autre monde à ses limites.

Comment cette disposition des corps et des esprits – leur mise à disposition de soi – advient-elle ? La puissance d'agir des gens ne peut y suffire au regard des innombrables déterminations qui ne relâchent jamais leurs étreintes et dont on ne peut faire fi. Il y faut les ruses et détours – de soi à l'égard de soi et des institutions –, il y faut les tactiques et inventions cachées (Certeau de, *op. cit.*), les stratagèmes et les fuites ; il y faut des dispositifs spatio-temporels qui offrent des supports marginaux à des pratiques de subversion créative. « Les gens » inventent sans cesse des dispositifs par lesquels ils s'inventent et se donnent des mondes possibles. On voudrait sur la *talvera*, dispositif paysan, faire jouer ce travail de compréhension sur le revendiqué créatif qui fait contreponds à l'université-organisation dont les règles aveugles obturent l'invention de ses membres et maltraitent leurs cheminements erratiques d'invention.

La *talvera*, vérité d'un champ divisé

Dans la *talvera*, le travail paysan délimite donc un espace de retournement de la terre qui rogne la surface cultivée du champ et lui ôte de sa productivité – elle n'y est pas cultivée ou elle est cultivée autrement selon d'autres postures – tout en étant condition de possibilité du travail. En même temps, s'y trace une frontière intérieure qui clive l'espace propre au travail en le subordonnant à une tension interne. Les processus de la pensée n'opèrent-ils pas de même en certaines occasions ? Ne créent-ils pas une limite dans le champ de travail pour penser celui-ci depuis un bord qui lui est tout à la fois lié et séparé ? À partir de cette bordure, les sillons de la pensée deviennent en quelque sorte étrangers à eux-mêmes ; leur

vérité provient d'un en-dehors intérieur où la pensée propre à la *talvera* construit un écart créateur ou une marge différentielle. Paradoxe d'un moins à travailler extensivement qui, spatialement, produit des intensités de travail différenciées. Possédant des équivalents, plus ou moins proches, dans d'autres langues régionales, la tournière (Beauce⁹), le chaintre (Loire, Aunis¹⁰), la fourrière ou la forière (Normandie, Picardie), les contours (Ain), la *talvera* s'offre comme résistance sourde à l'homogénéité imposée d'un monde sensible.

À prendre cette figure de la *talvera* au pied de la lettre, ne faut-il pas relativiser cette analyse au regard du temps disparu des paysans ? Loin d'être un temps retrouvé, celui-ci n'est-il pas englouti à tout jamais dans le passé ? Ce doute mérite attention. En effet, pour qui a vécu les mondes ruraux selon une intermittence marquée par les saisons ou de manière continue sait, dès les années 70, qu'il n'est plus besoin de traiter des problèmes de la paysannerie comme il était de tradition puisque « les paysans, au sens strict du terme, n'existent plus » (Mendras, 1970 : 25). Fin d'un monde et d'une emprise¹¹. L'entreprise productive, l'industrie de la terre, le travail de plus en plus individualisé, mécanisé et performant grâce aux machines de plus en plus puissantes ont construit un monde « où l'on peut être seul, une journée entière, sans rencontrer personne. Il n'y a plus personne et l'on ne s'arrête plus au bout du

⁹ « Espace réservé en bordure d'une terre labourée ou cultivée pour pouvoir tourner la charrue ou une machine agricole ».

<http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=3793574055>

¹⁰ « Espace nécessaire pour tourner la charrue, à chaque extrémité d'un champ labouré ». « Nom, dans quelques endroits, de portions de terrain un peu creuses qu'on laisse aux extrémités des champs pour servir d'égout » (Littré, 1873). « Dans l'Aunis, le chaintre est le bord d'un champ, les sillons qui en forment la ceinture. »

<http://litre.reverso.net/dictionnaire-francais/definition/chaintre/11818>

¹¹ « La mutation sociale la plus dramatique et la plus profonde au cours de ce deuxième siècle (le XX^e) qui nous sépare pour toujours du monde du passé, a été le déclin de la paysannerie » (Hobsbawm, 1999 : 382).

champ pour parler »¹². Dans les trente-cinq ans, cet agriculteur qui connut le parler au bout du champ racontait un rural désolé. Assis toute la journée sur le siège de son tracteur sans rencontrer âme qui vive et arpente les champs alentour en voisin, il avait l'œil alternativement rivé sur les socs retournant la terre et sur l'une des roues avant du tracteur qui longeait le sillon précédent. Œil sur le travail de la terre, au plus près du travail de la terre, et non plus sur les alentours. Posture du travailleur soumis tout à la fois au rythme de vie accéléré et à la croissance quantitative de la production (Rosa, *op. cit.* : 91) qu'un colloque au bout du champ ne venait plus suspendre. « Le nez sur le guidon » (désormais gestionnarisé) comme le répètent, non sans tristesse, les travailleurs sociaux et comme le répèteront bientôt les enseignants universitaires. Il faudra produire en grand et en accéléré des clones travailleurs, aptes à ne pas penser leur travail, l'organisation du travail, l'entreprise et la société.

Souvent bordée de haies vives ou d'une lisière d'arbres, la *talvera* – le bout du champ – s'offrait autrefois comme hétérogénéité et différence où se déployaient diverses postures paysannes. Mais n'est-elle pas désormais désordre du passé ? Les haies, les taillis, les fourrés, les chemins qui bordent les *talvera* et mènent où les pas le veulent bien ont disparu des paysages, effacés d'un coup de gomme technocratique au nom des gains de productivité, de la croissance et de l'accélération technique, mais sans qu'on en mesure les pertes au regard d'une pensée indisciplinaire. Moins de lignes vertes et sombres, moins de haies sinueuses traversant l'espace, moins de profondeur, de nuances et de contrastes, moins de fouillis, un paysage davantage à plat – aplati dans sa morne monotonie – comme si on avait voulu éradiquer le foisonnement pourtant construit par le savoir accumulé des hommes depuis des millénaires pour domestiquer ce qui ne cessait de lui résister.

¹² Entretien avec un agriculteur en Haute-Loire lors d'une recherche sur le développement local en 1984.

Après les remembrements successifs – vaste entreprise qui vérifiait sa propre prophétie technocratique, non sans conflits interminables sur les bonnes et mauvaises terres, la justesse des bornes et du cadastre où de nouveaux arpenteurs kafkaïens battaient la campagne comme le firent par la suite les membres de l'Agence d'évaluation de la recherche et de l'enseignement supérieur dite l'Aeres – les paysages ont perdu leurs saillies – ces liens entre ciel et terre – mais aussi leurs tourments, leurs stries d'arbustes, et leurs couleurs. Sur une unité en arrière-fond – le paysage –, la diversité dont participait la *talvera* s'est effacée. Multiplicité, contrastes, foisonnement où se liaient et se déliaient les pensées des hommes ainsi que leur créativité a laissé place à l'assignation de l'uniformité et de l'indifférenciation dont la seule mesure quantitative évalue la productivité – culture (sic) du résultat –, sans souci des différences et des proliférations qualitatives. Nouvelle domestication industrielle, on a éliminé le superflu, l'inutile, le fouillis et le divers, le sauvage, le marginal et l'inculte, on s'est concentré sur le travail usinier des champs. Diversité et différenciations ont laissé la place à la domestication fonctionnelle productrice. Et la *talvera* s'est de même progressivement effacée ; c'est qu'il faut faire vite, en gros et en grand avec des machines agricoles – mais aussi des institutions universitaires et des laboratoires de recherche – de plus en plus dopées en chevaux vapeur et en taille pour affronter la concurrence. Sous les assignations politiques, l'homme paysan a desserré la pression de ses anciens tracés de parcelles qui obligeaient à du trop petit, du trop foisonnant, du trop divers. Corps et âme, il s'est livré à la monoculture et aux grands champs en oubliant les écosystèmes qu'il avait lui-même construits pendant des siècles avec tant de patience et de fatigue, de ruses et de conflits. Malgré les déconvenues agricoles de la surpuissance et de l'intensification, désormais attestées, le politique selon une rationalité gestionnaire poursuit le même projet mortifère dans tous les domaines institutionnels. L'université et les laboratoires de recherche sont

remembrés pour, dans la mondialisation, atteindre un « seuil critique » au regard de classements le plus souvent aveugles¹³.

La *talvera* ne serait donc plus guère à l'ordre du jour. Pourtant, il se pourrait bien qu'elle n'ait jamais été aussi présente dans l'apparent abandon du mot, des pratiques et des usages qu'elle recouvrait, et des imaginaires qu'elle suscitait. Un indice : les tournières ou fourrières – autre nom de la *talvera* comme on l'a dit – comme « zones de transition entre deux milieux » – sont désormais, et depuis peu, au cœur des innovations agri-environnementales du fait de leur production inédite en termes de foisonnement floristique et faunistique. Elles créent de multiples manières. Dans une nouvelle modernité agricole qui, par ailleurs, reprend de vieilles recettes paysannes – innovation par réinvention du passé, selon un procédé somme toute classique que pense l'histoire des sciences et des techniques – ces espaces de transition conjuguent les espèces des milieux différents mis en contact – créativité par contamination réciproque entre milieux – ou recèlent des espèces propres – créativité par différenciation spécifique dans un entre-deux qui devient milieu propre. Conjuguée à une moindre productivité qui, à l'aune quantitativiste, fait baisser leur évaluation dans une culture du résultat agricole, leur richesse agri-environnementale se mesure selon d'autres indicateurs : ces espaces de transition permettent de lutter contre les pertes générées par l'agriculture productiviste et les nuisances des agressions urbaines à l'égard desquelles ils forment des « zones tampons » d'inventivité – pertes et nuisances que la culture du résultat ne prend jamais en compte, non plus que les efforts et énergies pour retrouver un milieu restauré, tant la complexité de ce travail d'évaluation fatigue les arpenteurs-évaluateurs. C'est que ces milieux-lisière se caractérisent par la vivacité de leur créativité spécifique qui suggère l'importance des processus de différenciation de l'espace ainsi que des postures

¹³ Dans le cas de la France, la note d'une université sera abaissée puisque les enseignants-chercheurs sont aussi financés par le CNRS, autre institution.

humaines qui se refusent à la standardisation travailleuse dans un espace homogène. Léger pas de côté, dansant, sur la *talvera* : entre des coquelicots, les trouvaillles se récoltent sur les bords des champs lorsqu'on erre. L'université-organisation permet-elle l'errance ?

Filer la métaphore de la *talvera* ne serait donc nulle nostalgie d'un monde si dur aux siens, nul désir de retour à l'archaïque comme l'affirment, avec un mépris arrogant, tous les hérauts des modernisations successives qui font fi du vécu des gens ordinaires ; la reprise de la pensée de la *talvera* peut s'entendre comme posture revendiquée contre toutes les assignations politiques qui connaîtraient, bien avant les gens, les désirs qui les animent.

Talvera et cultures mineures

Pourtant, la *talvera* ne serait bien que du négatif dans les pensées qui s'espèrent dominantes et droites. Ainsi, les dictionnaires n'en donnent qu'une définition négative, ce « bord du champ qu'on ne peut labourer » comme le souligne Yvan Bourdet (*op. cit.* : 32). Ce négatif s'entend au regard de la seule positivité qui vaille dans sa pleine légitimité, celle du travail de labour en grand et dans un espace homogène rendu à la plénitude de son rendement optimum. Espace apparemment non (ou autrement) travaillé, temps qui ne paraît que pure perte de temps au regard du travail à plein rendement, la *talvera* apparaît ainsi selon des normes qui, d'ordinaire, ne souffrent nul temps mort ni espace laissé à l'abandon.

Cependant, dans son extériorité interne au champ et sa productivité déficiente, la *talvera* produit un rapport différentiel qui est la condition de possibilité du travail du champ et de sa productivité ; elle est cet espace d'un cheminement, certes court, qui fait détour pour retourner au travail du champ ; elle est la condition de ce chemin qui, au-delà des sillons rectilignes, fait détour dans le non travaillé pour faire retour dans ce qui doit être travaillé. Autre monde sensible qui clive le champ, la *talvera* est cet espace improductif qui, malgré tout, donne subsistance et vie au rythme des saisons. Médiation de la richesse à venir et des récoltes, elle est ce qui offre un avenir aux champs en les clivant.

Il faut sans doute entendre les différents sens de ce temps propre du détour-retour dans la marge au regard de la diversité de ses usages. L'un des premiers est que, parfois, le paysan s'immobilise en même temps qu'il arrête les chevaux ou le tracteur ; il arrête tout et il prend du champ, il s'absente, observateur et penseur du travail qu'il réalise tout en écoutant le chant des oiseaux dans les haies, il plisse les yeux pour mieux regarder l'alentour sien et les voisins qui travaillent leur champ. C'est qu'on n'est pas seul et qu'il y a encore des voisins, silhouettes vivantes et proches. Le paysan se détache du paysage, son corps se détache et fait rupture avec la chair travaillée de la terre – le corps non plus assigné au travail paysan, mais oblique dans son regard et ses pensées obliques, l'arrêt de ses pas au travail lorsque son corps se fondait dans le paysage¹⁴. Combien de fois, en méconnaissant les injonctions institutionnelles qui voudraient l'obliger, le chercheur doit-il apprendre à se faire regard oblique depuis les bords de son terrain, depuis une *talvera* qui lui tient lieu de réserve de dissentiment ? Regard oblique dans une suspension du temps, la posture se dégage de l'emprise du temps de travail pour faire retour sur elle-même. Nul ne peut croire que la pensée dans la lisière du champ possède le même horizon que celle qui est abritée par le plein champ. Arrêtant le temps du travail, instaurant un autre temps, le paysan prend la pose – jouissive du paysage –, s'accorde une pause, et opère par un écart dont il est seul responsable dans ses usages du monde¹⁵. Il est maître de ses usages du monde. Il ne possède pas d'autre maîtrise que ses usages.

Autre sens puisque le verbe *talverar* signifie aussi « travailler les bords du champ » : dans un temps différé et selon un rythme de travail dégagé des contraintes de la productivité, le paysan s'occupe de la *talvera* selon une posture différente et avec d'autres outils plus maniables et prolongements de ses bras – bêche, binette, serfouette,

¹⁴ Cf. sur le travail ouvrier, les textes de Louis Gabriel Gauny (1983), réunis par Jacques Rancière, en particulier « Le travail à la tâche ».

¹⁵ On peut transposer sans peine cette analyse à la vie urbaine en pensant à Simmel (1989) ou de Certeau (1980).

griffe, et faucille, faux, fourche – que ceux destinés au travail mécanique du champ – faucheuse, batteuse-lieuse, ou plus tardivement moissonneuse-batteuse. Un autre monde sensible est produit en tension avec celui du plein champ. Pour chaque culture dans la *talvera*, une posture spécifique oblige à l’usage d’outils différenciés, choisis dans une boîte à outils, ainsi qu’à une manière d’être de s’engager dans le travail de la terre. Ce travail des marges du champ est détour – écart par une culture mineure qui fait contraste avec le plein champ et sa culture majeure, le plus souvent prescrite par les autorités de tutelle – le guidage organisationnel de la recherche selon des impératifs du politique toujours masqués (Agence nationale de la recherche et autres bidules nationaux). Tension créative du majeur et du mineur. Combien de fois le chercheur parvient-il à une vérité provisoire par le détour d’un objet mineur – travaillé aux marges ? Combien de fois n’a-t-il pas adopté une allure qui ne se soucie guère de l’organisation dont les mécanismes ne cessent de vouloir capter, et de plus en plus, ce qui pourrait la déborder et l’envahir dans ses lisières ? Combien de fois s’est-il engagé dans une singularité revendiquée dont il ne savait pas les possibles au regard d’une institution encore probable ? Dans un cheminement et une durée qui font rupture avec ceux de l’organisation universitaire, il parcourt comme autant de chemins sans but sa *talvera* – le bas, l’en-dehors, l’ailleurs, l’à-côté, le mis de côté, le laissé en plan, en friche ou, encore, pour compte – où fourmillent des pratiques quotidiennes, des récits et des signes, des mythes et des traces. La flânerie dans les rues de la ville, étranger à soi comme créativité de soi ; la rêverie prise entre de multiples temporalités souvent confondues – le temps de l’inadaptation temporelle entre passé, futur et présent ; une discussion à bâtons rompus de comptoir dans un encore vieux bistrot n’ayant pas cédé à l’air de la mode du temps en jouant sur des temporalités disjointes¹⁶ ; la lecture de quelques *Scènes de la vie de campagne*, le

¹⁶ « Le temps, on le sait, n’est pas un. Il n’est pas en tout lieu la même heure. Des moments distincts, des stades successifs de développement ont

visionnage de la série *Profils paysans* de Raymond Depardon, l'examen attentif d'un monument aux morts, d'une friche urbaine, d'un jardinier dans un parc public, d'un musée, d'une scène hip-hop à une station de métro, d'une manifestation de sans-papiers, l'errance dans un sous-bois où l'on tombe sur une clairière, ses arbres alentour. L'enseignant-chercheur sait qu'il n'est jamais seul bien qu'il le soit quelquefois et qu'il aime cette solitude. Les rayonnages des livres scientifiques, les mondes des gens qu'il rencontre, les archives et les papiers gris, les romans et les films lui tiennent compagnie.

Au plus profond de sa solitude, il sait que ses objets, travaillés de manière oblique, sont construits avec autrui, un autrui qui n'est jamais donné et qui, le plus souvent, s'échappe. La quête dans les marges des champs est quête d'autrui, un autrui qui ne serait pas sous influence de l'institution et qui, lui aussi, travaillerait une autre *talvera*. Ne faut-il pas en effet le chercher ? Parfois, en vain. On en fait des écarts par les bords – *talvera* – pour atteindre autrui qui « assure les marges et transitions dans le monde, [...] il empêche les assauts par derrière. Il peuple le monde d'une rumeur bienveillante » (Deleuze, 1969 : 355). Autrui, le bienveillant qui produit dissonance, est lui-même *talvera* ; il se tient à côté sans être planté tel un épouvantail au milieu du plein champ. Il nous apprend ce qui est à côté sans plus trop se soucier de ce qui est en plein champ et sans vouloir forcément y prêter attention – ne se tient-il pas en retrait avec sa malice de bon vieux paysan qui laisse venir en silence celui qui croit savoir ? Il statue sous l'ombrage des haies ; il fait face à l'ampleur du désastre des parcelles trop grandes et si durement travaillées par les machines, de l'esprit du paysan trop maltraité par son labeur des champs asservi à l'industrialité.

pu coexister à la faveur de l'isolement, des ères anciennes s'attarder dans les renforcements du paysage » (Bergougnieux, 2001).

La talvera-cheminement

Autre clivage possible, la *talvera* – bord des champs – s'utilise ainsi qu'un chemin inculte, souvent provisoire et le temps d'une saison, où vont et viennent les paysans et les machines agricoles, les flâneurs et les poètes. Le bout du champ devient chemin de terre. Le chemin/lisière permet tant de choses, en particulier la traversée du paysage. C'est qu'il faut bien d'abord cheminer entre les (et le long des) champs, autre moyen de les raconter et de les raccorder à travers leurs lisières, de faire jonction dans l'espace rural strié par les parcelles et les propriétés, les bornes cadastrales de plus en plus distendues par les vagues successives de remembrement. Le long des bordures des champs et, pourtant dans leur intériorité, la *talvera* ouvre la pensée en chemin – celles des anciens chemineaux – comme si tout était en suspens dans le cheminement de la pensée : vagabondage des hypothèses, errance des processus, décentrement de l'expérience vécue des lisières et de la décélération du temps de travail. C'est qu'il faut bien aussi confronter l'expérience des parcelles de savoir à la croisée des chemins. Au regard des postures assignées aux champs circonscrits de connaissance, ne faut-il pas œuvrer à des entre-deux indisciplinaires que l'on suit à son gré, en refusant l'assignation à résidence dans des champs spécifiques ? La *talvera* crée des chemins obliques dans la cartographie des savoirs ; entre-deux des parcelles de savoir où cheminent les pensées vagabondes, elle les lie tout en les séparant, elles les longent et les questionnent en favorisant les dissensions conceptuelles et, parfois, les contaminations dissensuelles jusqu'à inventer de nouvelles interrogations sur le monde comme le suggèrent les recompositions des sciences dites dures.

La *talvera* est ainsi passage dissensuel d'un champ à un autre, rencontre problématique avec ceux qui cheminent depuis d'autres champs et d'autres bords. À la croisée des marges des champs se confrontent les savoirs et leurs horizons divergents. La posture est celle de l'aller vers – l'ouvert conflictuel – en lieu et place d'un confinement dans des enclos séparés et délimités par des bornes qu'arpentent les seuls spécialistes, adoués dans des jeux

institutionnels de pairs. Les cheminements aux lisières des savoirs qui tracent dévers et travers des questions toujours étonnées ne forment-ils pas les voies où se brisent les représentations scientifiques antérieures ? C'est dans le pli d'une *talvera* que se défait la construction d'un pré carré et de sa légitimité assurée, que s'estompent ses frontières et son bornage, marques symboliques de séparation à l'égard de prétendants extérieurs toujours aux aguets. C'est que par routine de pouvoir, chacun veille à l'intégrité de son domaine de savoir et à se le garder en propre. Il n'y a de propre que de propriété et d'essence de ce qui devrait être.

Lorsqu'un texte veut avoir une portée théorique et qu'il prétend se suffire, c'est que l'auteur a d'abord procédé à un découpage-montage, s'attribuant une parcelle d'un « champ » qu'il cherche à clore. Opération d'appropriation privative assez grossière, toujours suspecte, encore que coutumière et passant pour légitime puisque la propriété privée s'étend aux idées et aux savoirs ! Plus d'un scientifique devrait s'excuser de mettre des barrières à son jardin pour le cultiver à l'aise (Lefebvre, 1974 : 151).

Sans doute, faut-il repousser les prétendants, se murer dans une forteresse (de savoir) en scrutant son territoire, s'en faire le garde-frontière vigilant, veiller à ses règles de fonctionnement et à ses axiomes fondateurs ainsi qu'à ses confins, l'arpenter sans relâche en surveillant les mouvements d'un ennemi. L'ennemi est toujours invisible, mais il ne cesse d'en appeler à l'inquiétude de la vigilance (Gracq, 1951).

Avec le temps de la rationalité gestionnaire, les domaines agricoles se restreignent à des parcelles de monoculture soumis à des indicateurs unilatéraux tandis que de nouveaux sous-champs de savoir se créent sous la seule autorité légitime de sous-experts compétents qui, par habitus, se défient de la polyculture dont le principe est d'occulter toute tension. Chaque sous-champ prétend être un champ légitime. Si l'immense travail de parcellisation des savoirs – leur émiettement – permet leur affinement, sillon après sillon, il conduit à n'affronter la complexité du monde qu'en la laissant en arrière-plan, « dans le dos » des participants aux bacchanales du

savoir. Quelquefois des remembrements s'opèrent – regroupements de champs, d'universités ou de laboratoires – sous l'injonction d'institutions gestionnaires. Ils ouvrent la voie à des hypothèses plus puissantes ou assurent une puissance décuplée dans le paysage concurrentiel des savoirs. Immense illusion du pouvoir qui méconnaît les traverses personnelles et collectives des *talvera* du savoir, méconnaissables dans le court terme.

Finalement, être en chemin et sans véritable tâche à réaliser selon des finalités instrumentales, n'est-ce pas aussi pouvoir s'abandonner à l'expérience sensible des espaces ? Corps sensible dans l'espace ? Dans cette découverte de soi, « L'homme [...] accomplit un des gestes les plus primitifs de l'être au monde ; il indique l'espace non pas comme une chose devant lui mais comme un milieu qui l'enveloppe et le pénètre et dans lequel il est au monde à travers la motricité de son corps. » (Maldiney, 1973 : 24). Ce milieu n'est-il pas politique et la *talvera* ne serait-elle pas espace de médiation entre le monde de l'action et l'espace ouvert, vécu sous diverses perspectives ? C'est que les chemins-*talvera* changent d'une saison à l'autre, sans cesse retracés par ceux qui n'en sont que les usagers ; le paysage lui-même en devient multiplicité depuis de multiples points de vue. Ces chemins sont ainsi des expériences vécues inédites du paysage sensible, contrepoints de la culture majeure des exploitations qui sans discontinuer exploitent.

De la parole collective au repos

Il ne faudrait pas oublier que la *talvera* peut s'entendre sous un autre sens. Réunis en assemblée dans un entre-deux du travail, les paysans font halte au bout du champ. Le temps s'arrête comme on dit ; les paysans savent prendre leur temps ainsi que le diraient les mauvaises langues urbaines. Chacun dans son champ, voyant les autres immobiliser les chevaux puis les conduire sous un ombrage, fait de même. Assis ou debout sur la *talvera*, souvent abritée du vent ou du soleil par les anciennes haies, les paysans se parlent, s'entretiennent du temps qu'il fait et des signes du temps qu'il fera, de ce qu'il faut entreprendre ou pas et, peut-être, de la vie du

village, du comité des fêtes, des décisions du dernier conseil municipal, du vieux lavoir sous le château qu'il faudrait restaurer et, sans doute, de la politique agricole du gouvernement ainsi que de l'Europe, ses directives et ses subventions. Ils discutent, assemblée au bout du champ.

Temps pris pour s'entretenir des lectures du ciel, du temps propice aux divers travaux, des disputes et des controverses politiques – la « *talvera*-controverses » –, ce détour-lisière de la parole est retour de la parole collective sur ce qu'il en est de ce monde agricole dans le temps qui va ainsi qu'il va – souvent mal selon les paysans qui sont de grands pessimistes pour mieux avancer à couvert. Ne faut-il pas se poser au bord du champ pour vivre le plein champ sans y être pourtant englouti ou absorbé, sans y être pris corps et âme, sans s'y perdre. Groupés sur la *talvera*, les paysans confrontent leurs savoirs hérités et transmis, leurs pratiques apprises et la vie collective, les aléas qui, à tout moment, demandent toute l'attention requise. Agora-bordure de la politique, la *talvera* déplace l'accent du centre vers ce bout, entre-deux des champs où s'argumentent les controverses et se vit la cité.

Espace discussif saisi par le pinceau d'un artiste, la *talvera* est aussi l'en-dehors du travail – le repos, la sieste, l'oubli, l'abandon, le rire –, autre différence dans le vécu de l'espace existentiel. Une femme apportait au mitan de la journée le casse-croûte dans un panier en osier où tout était enveloppé dans des torchons, un peu rêches. Ainsi, elle faisait son « travail » comme elle faisait les moissons, les foins, la traite des vaches, le jardin tout en s'occupant des poules, des canards et des lapins. Il y avait du vin de la vigne du grand-père auquel l'enfant avait le droit de goûter, un petit demi-verre. On s'asseyait dans la *talvera*. Moment de détente, des sourires et des histoires, celles du village dont on ne pouvait remonter les origines, ni démêler les intrigues. La *talvera* était aussi les non-dits familiaux, la lourde chape de plomb qui fuit dans les bords. Et si l'enfant n'avait pas été là, peut-être que les paysans se seraient octroyés quelque temps d'amour sous l'œil des chevaux.

Par moments, de rares moments, ne correspond-elle pas à ces brefs temps de l'existence où les scientifiques, les praticiens, les paysans se délestent de toute posture stratégique ou instrumentale dans une manière de se revendiquer de leur singularité ? Cet agir n'est-il pas cette rareté de la marge quand chacun se refuse à toute défense, prérogative ou suspicion, et abandonne les jeux stratégiques et les rôles sociaux assignés par la nécessité des coordinations sociales, les convocations de sens ou les prétentions égocentriques et se met en quête de ce qui fait dissensus ? Temps d'exception de la vie, mais qui ne sont pas rien dans les imaginaires grâce auxquels se construit aussi le social qui n'est pas que routine et habitus. Un peintre à ses heures perdues du dimanche pourrait en fixer les traits sur sa toile. Un photographe sur sa pellicule ou sa carte mémoire. Des sujets collectifs imposent leur signature dans l'espace sensible.

La différence/médiation

On le comprend, la *talvera* n'est qu'une multiplicité de possibles usages dont se sert le paysan ou le chercheur de manière plus ou moins libre ou contrainte. Tension. Une objection vient à l'esprit : cette *talvera* ne fait-elle pas système avec le champ en lui étant consubstantielle ? Il ne faudrait pas la rejeter d'un haussement d'épaule.

On dira que la *talvera* s'offre comme une sourde résistance à l'homogénéité de l'espace et du temps, de plus en plus condensés, ainsi qu'à l'homogénéité du travail assigné à sa fonctionnalité. Elle est « la création de différences et d'une différence essentielle, véritablement consubstantielle à l'action même du labour ou de la moisson » (Bourdet, *op. cit.* : 34). En-deçà de l'espace homogène, isotope, illimité, elle est l'expérience de « l'espace existentiel » qui est vécu des différences : « L'expérience de la *talvera* prouve que, loin de posséder un privilège, le centre ne peut plus être cultivé que par la médiation de la *talvera* qui permet l'aller et retour » (*ibid.* : 36). Mais, de même, le temps contraint de travail soumis à l'accélération technique et à la croissance des biens ou des savoirs

produits est relativisé sous peine de laisser s'échapper les créativités temporelles qui obéissent à d'autres rythmes. La *talvera* est ainsi une multiplicité de polarités-postures en tension avec cette autre polarité qu'est le travail du champ, tensions qui traversent les gens dans des identités toujours en suspens où sourd cette « opposition du sujet à être utilisé et nivelé dans un mécanisme technico-social » (Simmel, 1989 : 234). Elle représente la tension entre processus de subjectivation et processus d'assujettissement.

Au sens propre, la *talvera* appartient par le cadastre – la loi – au plein champ ; pourtant, elle y crée ce qui ne relève pas de la loi, cette différence interne au champ, cette altération, cet hétérogène, cette extériorité « blanche » comme autant de « lignes de fuite » dont le travail du champ est dépendant. Limite du travail, tangente au travail, elle déterritorialise les codes du travail des savoirs. Limite-écart, le bout du champ permet de se dégager de l'emprise du champ, mais aussi du travail assigné du champ, sur les corps et les pensées, les machines, les chevaux et les tracteurs ; cette posture de désengagement ou de dégagement est reprise d'une prise sur soi en une posture revendiquée qui peut multiplier l'usage de l'espace et du temps. Limite-écart, elle s'inscrit entre dedans et dehors, pas tout à fait dedans, pas tout à fait dehors ainsi du promeneur qui flâne au long d'une lisière, liant dehors et dedans tout en étant ailleurs, ni dans le fermé, ni dans l'ouvert, sans frontière nettement dessinée par une ligne sur la carte. Mais elle serait aussi ce qui dans l'existence fait « temps mort » ou « espace mort » au regard des normes assignées au travail dans les champs de pratiques et de savoirs. Dans ces espace/temps où, à proprement parler, il ne se passe rien – ou pas grand chose – au regard de la centralité du travail et de ses prescriptions, tout peut arriver selon d'autres registres, d'autres postures, d'autres pratiques. Des possibles où s'engendre ce qui ne fait plus corps avec l'assignation.

Tout aussi fondamentalement, il ne faudrait pas inverser l'ordre entre centre et périphérie qui ne ferait que reproduire l'ordre sous une autre modalité. La *talvera* désigne une altérité essentielle, celle qui construit « une autre structure sociale et politique » sans

privilège ou prééminence d'un « lieu par rapport aux autres » (Bourdet, *op. cit.* : 28), d'un espace – le centre – sur un autre – la périphérie ou la marge –, d'un temps – productif et accéléré – sur un autre – à faible productivité et décéléré. La tension qui persiste en chacun est bien celle qui existe entre l'assujettissement à une structure hiérarchique et la revendication de l'« aventure » qui se fait extériorité à « la trame globale de la vie » et « se déroule à l'extérieur de la continuité habituelle » tout en leur étant liée (Simmel, 1989 : 306).

Conclusion

L'espace de la *talvera* n'est – et n'a – nulle positivité en soi. Tout dépend de ses usages et des postures désirées qui les déterminent. Les gens en usent ou pas, d'une manière ou d'une autre. Il peut en être d'usages malencontreux où les engins tournent mal dans le bout du champ. Le bout n'est pas la panacée. Il est parfois engloutissement des machines qui s'embourbent dans une terre gorgée d'eau sous l'urgence du travail à achever lorsque la nuit tombe. La *talvera* n'est pas toujours espace dissensuel. La créativité du bout du champ ne s'exprime pas à tout coup. Il faut relativiser notre approche, chemin singulier parmi d'autres dans les usages de la *talvera*. On a privilégié des usages qui renvoient à un agir créatif dans le monde (Joas, *op.cit.*), mais qui n'épuisent pas son sens et ses pratiques. Il en est d'autres qui pourraient ne cesser de consolider la centralité du champ du travail et ce qui ne cesse de donner des marges de manœuvre à la production (le corps travailleur) ainsi qu'à la reproduction (le repos du corps travailleur) ou à l'assentiment (une parole collective de consentement au bout du champ). La *talvera* n'existe que dans ses usages, ses manières de la vivre et de la travailler.

Plus crucialement, le problème est qu'on n'en finit jamais avec la *talvera* : les postures qui la font vivre sont prises dans une temporalité du retour cyclique, de l'aller et retour, de l'extériorité – distance – et de l'intériorité – proximité –, du centre et de la marge, de l'homogène et du différencié, de l'assigné et du revendiqué, de

l'acceptation et de la résistance ; dans la *talvera* et le champ, liés et séparés, « nous sommes à chaque instant ceux qui séparent le relié ou qui relie le séparé » (Simmel, 1988 : 162). La *talvera* du vieux temps des paysans ne sera plus, tant comme écart spatial que comme suspension du temps, elle n'est que signe d'une tension toujours présente, à faire vivre, mais sous des formes ou des dispositifs à inventer. En ce sens, même si elle peut être repos, temps suspendu, elle n'est pas de tout repos. Le revendiqué suppose toujours une prise d'écart, une mise à distance qui peut se retourner en mise à l'écart ou en prise de risque inutile au regard de la fonctionnalité implacable du social et du pouvoir institué. L'extériorité critique tracée aux marges, là où est visée l'émancipation à l'égard de toute assignation mutilante, peut n'y trouver parfois que de faibles appuis normatifs quand la créativité est trop faible pour alimenter le bien-fondé des controverses ou des ressources de légitimité. L'altérité de la *talvera* est intranquillité, il faut bien l'admettre. Une *vie-talvera* relève sans doute d'un monde inconfortable. Reste cependant la possibilité que des sujets collectifs se donnent en leur nom ces espaces/temps qui font écart et déprise, résistance, différence créatrice par lesquels pensées et pratiques ne sont pas assignées à ce qui, dans l'organisation-université, les conduit à la morosité. Reste à imaginer l'institution-université qui, critique, n'oublie pas son passé tout en le réinventant. C'est une autre page dont on ne connaît pas les marges.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BERGOUIGNIUX P., 2001. *Un peu de bleu dans le paysage*. Lagrasse, Éd. Verdier.
- BOURDET Y., 1978. *L'espace de l'autogestion*. Paris, Galilée.
- CERTEAU de M., 1980. *L'invention du quotidien*. t. 1. *Arts de faire*. Paris, UGE.
- DELEUZE G., 1969. *Logique du sens*. Paris, Minuit.

- DELEUZE G., GUATARI F., 1971. *Kafka. Pour une littérature mineure*. Paris, Minuit.
- EME B., 2009. *Protection de l'enfance. Paroles des professionnels d'action éducative en milieu ouvert et enjeux pour l'évaluation*. Paris, L'Harmattan (avec la collaboration du groupe de recherche du CNAEMO).
- GAUNY L. G., 1983. *Le philosophe plébéien*. Textes réunis par Jacques Rancière. Paris, La Découverte/Maspero.
- GRACQ J., 1951. *Le Rivage des Syrtes*. Paris, Éd. José Corti.
- HADOT P., 2001. *La philosophie comme manière de vivre*. Entretiens avec CARLIER J. et DAVIDSON A. I. Paris, Albin Michel.
- HADOT P., 2002. *Exercices spirituels et philosophie antique*. Paris, Albin Michel.
- HOBSBAWM E. J., 1999. *L'âge des extrêmes. Histoire du court XX^e siècle*. Bruxelles, Éd. Complexe.
- JOAS H., 1999. *La créativité de l'agir*. Paris, Éd. du Cerf.
- LE BLANC G., 2009. « Mai 68 en philosophie. Vers la vie alternative », *Cités*, 40 : 97-115.
- LEFEBVRE H., 1974. « Espace et politique », in *Le droit à la ville*. Paris, Seuil.
- MALDINEY H., 1973. *Regard, Parole, Espace*. Lausanne, L'Âge d'homme.
- MENDRAS H., 1970. *La fin des paysans*. Paris, Armand Colin.
- RANCIÈRE J., 1995. *La Méésentente. Philosophie et politique*. Paris, Galilée.
- RANCIÈRE J., 2004. *Aux bords du politique*. Paris, Gallimard.
- ROSA H., 2010. *Accélération. Une critique sociale du temps*. Paris, La Découverte.
- SCOTT J. C., 2008. *La domination ou les arts de la résistance. Fragments du discours subalterne*. Paris, Éd. Amsterdam.
- SIMMEL G., 1988. « Pont et porte », *La tragédie de la culture*. Paris, Rivages.
- SIMMEL G., 1989. *Philosophie de la modernité. La femme, la ville, l'individualisme*. Paris, Éd. Payot.

VASSORT J., 1999. *Les papiers d'un laboureur au siècle des Lumières. Pierre Bordier : une culture paysanne*. Seyssel, Champ Vallon.

Résumé

Bordure du champ, non labourée pour créer une marge de manœuvre, mais faisant l'objet de multiples usages par les paysans, la *talvera* est un vieux mot occitan qui, pris au pied de la lettre, sert d'analyseur pour penser les inventions dissensuelles du travail des champs et du rapport des chercheurs ou praticiens à leurs terrains. Dans le sillage d'Yvon Bourdet, cet article suggère que la *talvera* introduit une différence et une tension internes dans l'espace sensible, propres à des postures revendiquées qui sont autant de variations différentielles avec les modes d'assignation au travail.

Mots-clefs : agir créatif, altérité, différence, espace sensible, institution, organisation, subjectivation, usages.

Summary

Assigned Positions, Claimed Uses of the *Talvera*.

Talvera is an old Occitan word which designates the border of the field, left unploughed in order to leave room for manœuvre but which is used in many different ways by the farmers. Here *talvera*, taken literally, is used as an analyzer in order to think the dissensual inventions of the work in the fields as much as the way researchers or practitioners relate to their fields. Following Yvon Bourdet, this article suggests that the *talvera* introduces internal difference and tension in the sensitive space that are specific to claimed positions. Those postures represent as many differential variations to the way one is assigned at work.

Key-words: creative action, otherness, difference, sensitive space, institution, organization, subjectivation, uses.

* * *